

▲▲▲▲▲

/ COMPAGNIE LACASCADE

ŒDIPE ROI



©Frédéric Iovino

D'après SOPHOCLE

Adaptation et mise en scène : ÉRIC LACASCADE

Revue de Presse

La Scala Paris du 3 au 27 avril 2025

Œdipe roi, tragique pur

by ARMELLE HÉLIOT ([HTTPS://LEJOURNOLDARMELEHELIOT.FR/AUTHOR/ARMELLE/](https://lejournaldarmelleheliot.fr/author/armelle/))

[\(https://www.facebook.com/lejournaldarmelleheliot.fr/?u=https://lejournaldarmelleheliot.fr/oedipe-roi-tragique-pur/\)](https://www.facebook.com/lejournaldarmelleheliot.fr/?u=https://lejournaldarmelleheliot.fr/oedipe-roi-tragique-pur/)
[\(https://lejournaldarmelleheliot.fr/oedipe-roi-tragique-pur/\)](https://lejournaldarmelleheliot.fr/oedipe-roi-tragique-pur/)

Adaptant Sophocle d'après la version de Bernard Chartreux, Etic Lacascade signe un spectacle dense et puissant, interprété par une troupe talentueuse.

On découvre aujourd'hui un spectacle créé il y a trois ans dans le cadre du Printemps des comédiens. Jean Varela avait offert à Eric Lacascade des conditions de répétition et de travail très intéressantes. C'est en plein air que s'était donné cet *Œdipe roi*, que l'on a vu à la Scala.

On est frappé d'emblée par une inscription simple et forte d'une scénographie enveloppante mais non envahissante. On pense à un tribunal, des barrières ouvertes qui évoquent des lieux de témoignage. Il y a d'autres éléments, plus hauts, et au fond, une haute porte qui s'ouvre à la fin, pour des paroles conclusives, hors champ de l'espace où tout s'est joué. Sur le plateau, dans les escaliers de la salle, en bordure de la scène.

Emmanuel Clolus signe cet espace sobre et éloquent. Les comédiens, des hommes surtout, portent des vêtements simples, des cache-poussière de toute époque, et les robes sont plus travaillées par Sandrine Rozier, assisté de Marie-Pierre Callies, dans les lumières de Stéphane Babi Aubert. Le son, micros et atmosphère changeante, est sous l'oreille juste de Marc Bretonnière. Une équipe très sûre.

Comme l'est celle des acteurs. On est saisi immédiatement par les interprètes qui prennent à témoin le public, comme s'il était le peuple. Et cette version de Sophocle est si forte, que l'on se sent concerné, sans effort et que la situation de la tragédie résonne de manière profonde avec notre temps. Notre présent même.

Our site uses cookies. Learn more about our use of cookies: [Cookie Policy](#)

Tous sont remarquables, jusqu'aux deux jeunes filles qui ferment l'épisode sanglant. Dans le rôle-titre

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Œdipe roi
Théâtre
Sophocle

| 1h30 | Mise en scène et adaptation
Éric Lacascade
| Jusqu'au 27 avril,
La Scala, Paris 10^e,
tél. : 01 40 03 44 30.

Depuis la Renaissance et sa redécouverte de l'antique, on n'a jamais cessé de traduire *Œdipe roi*, pièce phare du Grec Sophocle (495-406 av. J.-C.), mythe fondateur de nos inconscients freudiens. S'inspirant de ses prédécesseurs, le metteur en scène Éric Lacascade a lui-même réadapté la tragédie avec simplicité, plongeant juste le public dans une inquiétante pénombre qui annonce l'épouvante. La peste ravage Thèbes, dont Œdipe a épousé la reine, Jocaste, veuve d'un roi Laïos mort dans de mystérieuses circonstances. Œdipe avait résolu l'énigme d'un Sphinx qui dévorait les voyageurs. Jocaste fut sa récompense et le fit roi.

Quand commence la tragédie, un prêtre et ses fidèles supplient le brillant Œdipe de trouver la cause de l'épidémie. Il a déjà envoyé son beau-frère Créon consulter l'oracle de Delphes : le dieu Apollon serait furieux que le crime de Laïos reste impuni. Œdipe promet de chercher et de châtier le responsable. Qui n'est autre que lui-même, à ce qu'annonce bientôt le devin Tirésias, révélant encore que le meurtrier est coupable de parricide et d'inceste et finira aveugle et mendiant. En homme rationnel, Œdipe continue l'enquête. Questionne d'abord la femme aimée, Jocaste. Bouleversant personnage peu présent chez les tragiques grecs, comme si elle terrifiait davantage que la criminelle Médée, qui sera sauvée par les dieux. Mieux vaut tuer ses enfants que les aimer. Et Jocaste aime fiévreusement chez Lacascade, incarnée par la brune et sensuelle Karelle Prugnaud. Même l'Œdipe cérébral et un rien sec de Christophe Grégoire



semble l'aimer aussi. Seule touche d'émotion dans ce spectacle, que la tragédie rend glacial. Car Œdipe découvre sa culpabilité. Jocaste se pend. Aucun de ses enfants ne vient la pleurer. Devant son cadavre, Œdipe, lui, se crève les yeux. Et supplie Créon de le chasser de la ville...

Moins présents chez Sophocle que chez son aîné Eschyle, les dieux dirigent ici encore, pourtant, les destinées. Même si le raisonnable Œdipe ne s'y soumet qu'in extremis. Amorce de nos libertés humaines. Éric Lacascade fait parfaitement entendre ce texte pionnier et y embarque le public via les va-et-vient constants du chœur dans la salle. Mais Sophocle déjà instaurait cette complicité, en prévenant ses spectateurs de malheurs que ne soupçonnaient pas les héros. Magie d'un théâtre grec qui savait passionner à chaque représentation des milliers de citoyens. La scène est ici une sorte de tribunal où les hommes semblent désormais jugés davantage par leurs pairs que par les dieux, où frémissent les prémices de la démocratie. Un monde libre s'invente. Le nôtre.

Éric Lacascade s'est emparé d'*Œdipe roi* avec la modestie mêlée de radicalité qui lui a toujours permis d'aborder royalement les pièces capitales, de Tchekhov à Ibsen. Celles qui disent l'homme au plus profond, tout en préservant ses énigmes. Qui demeurent à la fin de cette représentation janséniste, où malgré une distribution inégale souffle souvent la grâce. À condition de la mériter, d'être assez à l'écoute de ces héros tragiques qui annoncent dans leurs destins fracassés tous les drames possibles. Du jour au lendemain. Œdipe est-il une figure christique avant la date, qui prend sur lui les malheurs de la cité pour que le temps, les générations retrouvent l'apaisement ? Peut-être la peste est-elle en lui. Il a certes triomphé du Sphinx, mais pas de ses pulsions de meurtre, ni de ses désirs. Humain, tragiquement humain.

Tragique Œdipe,
incarné par
Christophe Grégoire.

Vingt-quatre heures dans la vie d'Œdipe

THÉÂTRE La mise en scène d'Éric Lacascade redonne à la mère de toutes les tragédies une vitalité incontestable qui abolit le temps et les frontières.

Seul face à l'assemblée de citoyens, Œdipe nous interpelle. « Parlez ! » lance-t-il en nous regardant droit dans les yeux. Une seule réplique suffit à métamorphoser la salle en agora. Nous sommes à Thèbes, à Paris, qu'importe le lieu, qu'importe l'époque. C'était hier, ça se passe aujourd'hui. La peste dévaste la cité et les dieux veulent un coupable. Auréolé de gloire pour avoir su répondre aux énigmes de la Sphinx, Œdipe, désormais roi de Thèbes, a épousé Jocaste, veuve de Laïos, assassiné dans d'étranges circonstances. Cette peste qui s'abat sur les habitants de Thèbes est la conséquence de ce récidive jamais élucidé. La tâche de retrouver le coupable revient à Œdipe, qui doit rendre des comptes aux dieux autant qu'à ses concitoyens. Ni les avertissements de Tirésias, le vieillard aveugle qui sait, ni les recoupements des témoignages n'auront raison de l'entêtement du roi, qui traque la vérité comme un forcené, ignorant qu'il court à sa perte. Coupable de parricide et d'inceste sans le savoir, Œdipe s'approche de la vérité. Une vérité qui l'aveuglera au point qu'il se crève les yeux. La malédiction aura eu raison du roi de Thèbes.

Plus de deux mille ans nous séparent de cette tragédie écrite par Sophocle. Elle a traversé les siècles, survécu aux guerres et

aux tempêtes pour nous parvenir, intacte, dans son mystère et sa puissance. Face aux dieux intouchables, Sophocle interroge le pouvoir, l'arbitraire, le mensonge, l'amour ; met en scène toute une humanité dont chaque faille est explorée. Œdipe est à la fois un criminel qui s'ignore et celui qui veut révéler la vérité. Adulé par son peuple, croyant déjouer les oracles d'Apollon, celui qui se croyait invincible sera déchu.

Éric Lacascade a accompli un

Adulé par son peuple, croyant déjouer les oracles d'Apollon, celui qui se croyait invincible sera déchu.

travail tout en finesse et en précision sur la langue de Sophocle, entrecroisant pas moins de 14 traductions, dont principalement celle de Bernard Chartreux, pour parvenir à un résultat époustouflant, un travail qui, loin de trahir la langue de Sophocle, la rend encore plus limpide, contemporaine, vive, énergique. Lacascade a délibérément éliminé la parole des dieux et bon nombre d'interventions du chœur originel

pour ne garder que deux cho-reutes (Jade Crespy et Alexandre Alberts), dont les prises de parole, opérées depuis la salle, s'avèrent d'une efficacité redoutable, rendant au drame toute sa tension, sa concision. Toutes les actrices et tous les acteurs sont au diapason, au service du récit qui oscille entre roman noir et tragédie. De Christelle Legroux, la messagère, à Otomo de Manuel, le berger ; de Karelle Prugnaud, qui danse son personnage de Jocaste, à Jérôme Bidaux, dans la peau de Créon, ou encore Christophe Grégoire, Œdipe magistral, imposant, séduisant jusque dans sa folie, toutes et tous sont au rendez-vous. Sans oublier Alain d'Haeyer, cofondateur avec Gilles Defacque du Prato, formidable dans le rôle de Tirésias, ce vieillard aveugle qui avance à tâtons, pieds nus, dans le dédale de cette ville dont il ne reste que des ruines, toutes grilles ouvertes sur quelques pans de murs (décors de Clolus) tandis qu'une musique sourde envahit le plateau par vagues successives. Rares étaient les occasions ces derniers temps d'apprécier les mises en scène d'Éric Lacascade. On mesure, avec cet *Œdipe roi*, combien il manque au théâtre.

Jusqu'au 27 avril, à la Scala, Paris 10°. Réservations : 01 40 03 44 30 ou lascala-paris.com. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Politis

DÉFRICHER LES IDÉES / NOURRIR LES COMBATS



**CANCERS
ET POLLUTIONS**
**FACE AU DĒNI
DES AUTORITĒS
SANITAIRES
DES CITOYEN-NES
MĒNENT
L'ENQUĒTE**





FRÉDÉRIC IOVINO

UN ROI QUI TOMBE à pic

THÉÂTRE

ŒDIPÉ ROI / jusqu'au 7 mai à La Scala, Paris 10^e

Éric Lacascade signe une mise en scène d'une grande épure d'*Œdipe roi* de Sophocle. La chute du souverain antique et la crise de la démocratie y résonnent avec force et évidence avec les temps présents.

C'est par une scène quotidienne sans paroles, une petite ronde réalisée en vitesse par Karelle Prugnaud et deux enfants, qu'Éric Lacascade entre dans *Œdipe roi* de Sophocle. Cette entrée en matière joueuse n'est anodine qu'en apparence. En nous présentant sa Jocaste, reine de Thèbes, dans sa sphère intime que la tragédie n'a pas encore atteinte, le metteur en scène affirme d'emblée son angle d'approche. Il s'agit pour lui de révéler comment la pièce antique résonne avec nos sociétés actuelles, nos façons de vivre, sans en dénaturer ni la langue ni la construction. Le peuple qui forme un chœur cherchant à faire respecter les principes de la démocratie prend le relais non pas au sein de la belle et minimaliste scénographie en arc de cercle d'Emmanuel Clolus, mais en surgissant du public.

Ce procédé qui, dans d'autres cas, peut sembler artificiel est ici une manière simple et efficace d'approfondir la rencontre subtile de l'antique et du contemporain initiée par le bref tableau initial. La justesse que l'on ressent à être entouré des corps et des mots de ce peuple touché par la peste, et demandant à son roi de chercher l'origine de ce châtement divin, tient certainement en partie au processus de travail de Lacascade. Selon sa méthode, qu'il n'a eu de cesse d'affiner en une trentaine d'années au contact de monuments du théâtre tels que Tchekhov, Gorki, Ibsen ou encore Genet, l'artiste a fait travailler tous les personnages par chaque membre de sa distribution. La majesté du chœur, sa manière très directe d'exposer ses volontés, vient sans doute en partie de ce que ses interprètes ont été rois. De même qu'on peut penser, à l'inverse, que la simplicité de la Jocaste tournoyante, et surtout d'un Œdipe passant sans transition de la tyrannie à la mendicité, vient de ce que ces puissants ont été de simples citoyens.

Très loin de créer de la confusion au plateau, ce partage des rôles au moment des répétitions débouche sur une grande clarté. La fine adaptation de la pièce par le metteur en scène est aussi pour beaucoup dans l'extrême limpidité de la trajectoire du héros, dont le tournant bien connu est sa découverte de lui-même en tant que meurtrier de son propre père et époux de sa mère. D'une grande élégance et fluidité, le texte que portent d'un seul souffle des acteurs issus d'univers divers (Karelle Prugnaud et Otomo de Manuel sont, par exemple, proches de la performance, tandis que Christophe Grégoire en Œdipe et la plupart des autres acteurs ont un parcours plus classique) est le fruit d'une patiente composition à partir de la vingtaine de traductions existantes. Si cet *Œdipe roi* nous parle, c'est qu'il est de tous les âges. ● ANAÏS HELUIN

<https://lascalaparis.fr>

Les derniers FEUX DU MUET

CINÉMA

CHAPLIN ET «LES TEMPS MODERNES». LA VOIE DU SILENCE /

Arte / 30 avril / 22 h 25, à la suite de la diffusion des *Temps modernes*, 21 heures. En outre, arte.fr propose un cycle Chaplin avec sept autres films.

Un documentaire sur *Les Temps modernes* montre combien ce film est un acte de résistance.

Quand les spectateurs découvrent *Les Temps modernes*, à partir de février 1936, ils ne savent pas encore que c'est la première et la dernière fois qu'ils entendent Charlot parler. Tout le monde connaît cette scène quasi finale où Charlot doit chanter dans le cabaret qui l'emploie comme serveur. Ayant perdu ses manchettes où la gamine (Paulette Goddard) avait inscrit les paroles, il improvise des couplets dans une langue fantaisiste sur l'air de « Je cherche après Titine ». Trouville hilarante et géniale de la part de celui qui n'a cessé de se demander, pendant les vingt-huit mois de production, dont cent quarante-sept jours de tournage, nécessaires à la réalisation du film, s'il devait passer au cinéma parlant, survenu dès 1927 avec *Le Chanteur de jazz* et désormais généralisé, ou continuer à faire acte de résistance en optant à nouveau pour le muet – ce qu'il décida de faire.

L'histoire de ce dilemme, un vrai tourment pour Chaplin, qui redoutait de ne plus être de son temps, est au cœur de l'excellent documentaire de Gregory Monro, *Chaplin et « Les Temps modernes ». La voie du silence*. Il montre comment l'arrivée du parlant a détruit une esthétique cinématographique – plus proche de la féerie et de la poésie, dit Chaplin, alors qu'avec le parlant « *tout est si réaliste* » – mais a aussi sonné le glas de la carrière de nombre d'actrices et d'acteurs dont la voix était considérée comme ne correspondant pas à leur physique. Ce fut le cas de stars telles que Mary Pickford et Douglas Fairbanks, proches amis de Chaplin.

Comme le dit le documentaire, *Les Temps modernes* a été conçu par Chaplin comme une parabole où « *la modernité qui force le cinéma à parler est la même que celle qui asservit les ouvriers* ». Car on ne saurait oublier que Charlot troque ici sa tenue d'éternel vagabond pour incarner la figure du prolétaire en butte à l'aliénation du travail et aux avancées mortifères du capitalisme. C'est d'ailleurs cette dimension politique qui sera attaquée par la presse, et non le choix du muet. Cependant, le succès public sera au rendez-vous pour cet ultime tour de piste de Charlot, auquel son créateur ne pouvait se résoudre à donner une voix. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF



CHARLES CHAPLIN PRODUCTIONS / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP